

Hégémonie jacobine et errances de la compréhension française

S'il est une impression désagréable, c'est bien celle de voir (ou d'entendre), déformée par la mécompréhension ou le manque d'intérêt, une expression de notre belle langue d'oc passer en français de travers. Je ne pourrai illustrer mon propos ici que par quelques-uns des innombrables exemples qu'il serait possible de mentionner. Ce déplorable phénomène prend racine, c'est évident, dans le mépris dans lequel la majorité jacobine de ce pays tient les cultures échappant au sacrosaint centralisme de la République. Une langue de France qui n'est pas le français ne peut être qu'un patois, un dialecte de paysans arriérés, un jargon confus, un charabia, un « langage lourd » (pour citer une ancienne édition du Larousse). Peu importe à ces idéologues « culturicides » et nombrilistes qu'un écrivain de langue d'oc ait obtenu le prix Nobel de littérature ou que cette même langue d'oc ait été la langue poétique de l'Europe toute entière jusqu'au xv^e siècle, pour ces ignorants volontaires, l'oc n'est qu'un jargon.

Bref, lorsque les cartographes officiels de notre pays ont travaillé dans notre région pour en établir la topographie, il faut bien le dire, sur le plan toponymique, ils se sont comportés comme de véritables béotiens. L'exemple le plus probant restera sans doute le nom, devenu officiel, de ce pic lavedanais que les autochtones ont toujours nommé *lo Marmurèr*, c'est-à-dire, littéralement, « le pic fait de marbre ». Comme, sans doute après questionnement de quelque habitant du coin, les cartographes en question avaient entendu dire qu'au pied de ce massif existait une vallée nommée la *vath laitosa*⁰¹ ils ont

1. *La vath laitosa* signifie mot à mot « la vallée laiteuse », dénomination venant sans doute de ce que les eaux qui coulent là prennent une couleur un peu blanche en raison de la nature géologique des terrains traversés.

inscrit comme appellation du pic « le Balaitous », en masculinisant indûment, maladroitement, et même d'une façon franchement ridicule, le nom de la vallée.

Ce genre de bévue toponymique existe à de nombreux endroits de la région pyrénéenne. Dans la vallée de Luz, au-dessus de Saint-Sauveur, un endroit porte le nom de d'*Aranhoèda*^o. Ce mot a pour racine un pré-latin, *aranh*^o, ayant comme sens ancien « la prune » ; il a reçu ensuite le diminutif *-on* (prononcé *-ou*) pour donner *aranhon*^o, la petite prune, c'est-à-dire la prune, ou le prunellier. On notera d'ailleurs qu'en Barège existe bien le patronyme *Aragnou*. Ensuite, le mot a été doté d'un deuxième suffixe *-èda*, signifiant à peu près « le bois de... ». En d'autres termes, *Aranhoèda* signifie le bois de prunelliers². Eh bien prenant le début du mot *ara-* pour l'article féminin *era* (= la), les cartographes indoctes et négligents ont noté *Agnouède* le nom de ce lieu. *Er'aranhoèda* est donc devenue *Era nhoèda*, « l'agnouède », ce qui ne veut plus rien dire, bien entendu.

De très nombreux mots et expressions occitans passés en français (et qui ne sont généralement pas reconnus comme tels, jacobinisme oblige), ont subi, au cours de cette peu délicate naturalisation, des déformations ou des appropriations semblables.

Un exemple. L'adjectif « musqué/musquée » a, en langue d'oc la forme *muscat/muscada*^o. Je vous renvoie au chapitre du début concernant l'équivalent en oc des suffixes français *-é* et *-ée*. Ainsi, ua *nòga muscada*^o signifie exactement une noix³ musquée, c'est-à-dire une noix ayant un goût particulier assez fort. Eh bien en français, alors que le plus simple aurait été la traduction littérale (*nòga muscada*^o → noix musquée), on dit bêtement une noix DE muscade. Mais, *Diu vivant*, pourquoi

2. La forme masculine (et quasi-synonymique) de ce mot existe aussi dans la toponymie pyrénéenne avec le nom du village bigourdan « Aragnouet ».

3. Dans le sud de la Gascogne le mot le plus régulièrement employé comme équivalent du français « noix » est *esquilhòt* (masc.) ; mais ce mot est d'un usage assez récent, les noms de lieux ou de familles en attestent (cf. *Nogué, Noguère(s)*, etc.).

donc ce « de » ? D'où sort-il ? On a strictement le même problème avec le nom local du bolet appelé en latin *boletus aereus*. On le nomme en occitan *lo cap negre*^o, c'est-à-dire la tête-noire, ce qui lui va très bien puisque son chapeau est généralement beaucoup plus foncé que celui des autres cèpes. Là encore le passage de l'expression à la langue française s'est fait avec l'adjonction de la préposition « de », et la formulation courante est devenue le têtè DE nègre. La formulation suggère ainsi une espèce de référence (aux relents quelque peu racistes au demeurant), à je ne sais quelle physionomie africaine à laquelle notre champignon serait sensé ressembler. « Conster-nation ! » comme chanterait Alain Souchon...

Ces déplorables anecdotes linguistiques sont innombrables, mais il en est une qui atteint des sommets. (Le sommet du Balaitous, presque !)

Il faut en effet savoir que le haricot blanc porte en Gascogne le nom de *mongeta*^o. En analysant le mot, on se rend vite compte que sa racine est *la monja*, ce qui signifie « la nonne ». Étonnant *a priori*, sans doute, mais explicable. Le germe pointu du haricot évoque, dit-on, la coiffe semblablement pointue que portaient les anciennes religieuses. À l'aide du diminutif *-eta* [-éte], on a donc métaphoriquement appelé le légume *mongeta*, la petite nonne. Jusque là, rien à redire ! Je dirais même que c'est presque classique puisqu'en français par exemple le nom (ô combien métaphorique) de certaines pâtisseries a été inspiré par les aléas digestifs de ces mêmes religieuses. Passons.

Mais voilà, quand on avait affaire à des espèces de haricots de taille plus réduite, on utilisait une forme encore diminuée, *lo mongeton*^o, la petite *mongeta*, ce qui est (lamentablement) devenu en français « le mangetout ». Bref, encore une catastrophe pour le bon sens.

Dans le domaine toponymique, le passage officiel de certains noms en français a aussi généré toutes sortes de dénominations pléonastiques, le nom initial étant perçu comme nom propre uniquement, sans que l'on se soucie davantage de son sens et de sa motivation originelle.

L'adjectif *arredon*^o signifie « rond ». Un lac de nos montagnes, en Bigorre, du côté de Campan, ayant frappé les gens du lieu par sa forme géométrique arrondie et très régulière, a été nommé *lo lac arredon*, le lac rond, rien que de très normal. On entend hélas de plus en plus souvent aujourd'hui (de la même façon que pour notre cèpe, et de manière tout aussi incongrue), « le lac d'Arredoun ». On dit souvent aussi « le lac d'Estaing », sans se rendre compte que le mot « Estaing » est une graphie (fautive et francisée, certes) du mot *estanh*^o, l'étang⁴. En d'autres termes, quand on dit « le lac d'Estaing », on dit en fait « le lac de l'étang ». Pas de doute, c'est nul ! Et c'est strictement la même chose pour la formule « le lac de Gaube », le lac de lac. Pour les pyrénéistes, rappelons que la signification étymologique de *Oredon*^o, quasi-homonyme de celui qui vient d'être évoqué, est « le lac rond », que celle de « Aumar » est « le grand lac » (en fait « le lac mer »), et celle de « Aubert », « le lac vert ». Donc, dire « le lac d'Orédon », c'est dire « le lac du lac rond », « le lac d'Aumar » veut dire « le lac du grand lac », et « le lac d'Aubert », « le lac du lac vert » : pléonasme et balourdise à tous les étages.

Ce type de redondance est extrêmement répandu, hélas. On trouve par exemple des panneaux portant les mentions « impasse du Honset » (= impasse de l'impasse), « rue Carrère » (= rue rue), « rue Carrerot » (= rue ruelle), ou « chemin Camy » (= chemin chemin).

On peut déplorer aussi à Pau l'un des cas les plus spectaculaires de cette veine de regrettables tautologies diglossiques, c'est le fameux « boulevard du Cami Salié ». Au nord de la ville passe en effet l'antique route par laquelle les muletiers venant des salines béarnaises (de *las salias*^o, en oc, c'est-à-dire de Salies-de-Béarn) transportaient et vendaient le sel récolté. Cette route a toujours eu pour nom *lo Camin Salièr*^o, le chemin

4. Notons d'ailleurs au passage que le mot français « étang » est très probablement lui-même d'origine occitane, la lettre « g » de la fin marquant sans doute la prononciation caractéristique des voyelles nasalisées en oc.

salier, appellation qui a d'ailleurs perduré largement après l'arrivée du français, et qui reste fréquente aujourd'hui. Jusque là tout va bien. Mais les édiles palois, voulant faire de la partie de cette voie antique qui traverse leur commune une artère élégante et importante, en ont fait un boulevard. Pourquoi pas, bien sûr. Vous pensez sans doute que ce boulevard se serait appelé *baloard salière*^o ou « boulevard du sel » ? Pas du tout ! C'est le « boulevard du Cami... » ! Le « boulevard du chemin... ». N'importe quoi !

Le Val d'Aran, en Espagne gasconne, signifie en fait « le val du val », l'expression « grotte d'Espalungue » (Izeste, vallée d'Ossau), signifie littéralement « grotte de grotte », de même que « grotte des Espelugues » (Lourdes) signifie « grotte des grottes ».

On trouve encore en Aspe un pont appelé « pont de la Bigue », c'est-à-dire « pont de la passerelle ».

Mon regretté maître en onomastique Michel Grosclaude m'avait même parlé du lieu appelé « Montcuq », célèbre depuis que l'humoriste Daniel Prévost y avait fait un reportage à sa façon, en oubliant de prononcer les consonnes finales de ce nom, bien entendu. La racine *cuq/cuc* correspond en fait à un terme très ancien dont la signification est synonymique de celle de « mont ». Le « mont mont », donc. Mais, élément notable en l'occurrence, sous l'occupation nazie, un panneau indicateur avait été placé par les soldats allemands à un carrefour proche, portant la mention « *Montcuqberg* »... c'est-à-dire « mont mont mont » ! Ceci aussi atteint des sommets, n'est-ce pas ?...